Document generated on 05/14/2025 1:09 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'une page

Number 137, Spring 2019

Nouvelles d'une page : numéro spécial : microfictions

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90682ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(2019). Nouvelles d'une page. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (137), 7–61.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Bébé Collimateur MD

Emilie Andrewes

Au centre commercial, stupéfait, je suivis cette enfant qui était identique à ma fille de huit ans. Ma femme m'avait-elle menti, et notre fille Adolfine serait née avec une jumelle ? Le jour de son accouchement, j'étais parti chercher mon frère, l'égoïste, pour qu'il m'accompagne. Je perdis mon temps, il n'était pas chez lui. Je rejoignis donc l'hôpital. Adolfine était née. S'être débarrassée du second bébé, cela serait monstrueux. J'y repensai lorsque je vis cette enfant. Parfois, la petite semblait accompagnée, mais toujours elle bifurquait. Quand, pour la troisième fois, je la vis continuer seule, après s'être collée à un groupe d'adultes, je tombai à genoux, vomis, puis me mis à ramper. Je criai : « Fuyez l'enfant à la robe à pois !!! » Je me rappelai cette séance photo dite « des récompenses scolaires », plus tôt, en juin. Ils avaient pris les mensurations d'Adolfine pour faire des costumes. J'entendis les salves des coups de feu. C'était la première fois que je croisais un Bébé Collimateur MD. J'en avais entendu parler, comme tout le monde, de ces répliques d'enfants en acier qu'ils transforment en tueurs de masse. Ce n'est qu'à leur démarche erratique et solitaire qu'on peut les reconnaître. Fuir les enfants seuls. L'enfant-mitrailleuse était donc arrivée en Amérique. Bébé Collimateur MD version mon Adolfine a fait cent quarante-huit morts. Et ma fille de me demander : « Pourquoi il y a ma photo dans les journaux ? » « C'est parce que tu es une excellente élève. »

Petite conversation invisible

Jean-Pierre April

Vous ne saviez pas que l'homme invisible de H.G. Wells avait une femme, pas vrai ? Moi, je le savais, que vous ne le saviez pas. C'est qu'elle est invisible, elle aussi. Mais pas muette du tout. Écoutons-la :

— C'est terrible, personne ne peut voir ma beauté. Je parierais de l'argent visible que vous ne me connaissez pas.

— De vue, peut-être.

— Voulez-vous dire que vous voyez l'invisible ?

— Il y a pire : je l'entends !

— Que voulez-vous : je suis condamnée à parler pour exister.

— Vous n'êtes pas la seule, vous savez.

— Pourtant, quand je cause, les gens paniquent. Il n'y a que des fous, des alcooliques et des écrivains qui m'écoutent.

— Je ne suis pas curieux de savoir dans quelle catégorie vous me classez !

— Peut-être parmi les écrivains fous qui se soignent à l'alcool… Mais moi, je suis seule dans ma catégorie, la minorité invisible.

— Moi, j'aimerais bien me sentir seul. Mais je suis hanté par une hallucination auditive. À tout moment, j'entends une voix.

— Chanceux ! Au moins, on vous parle, à vous. Et qu'est-ce qu'elle vous dit, cette voix ?

— Elle me dit : « Et qu'est-ce qu'elle vous dit, cette voix ? »

— Je peine à me suivre.

— C'est pourtant simple, cette voix me dit n'importe quoi pour se rendre intéressante. En ce moment, elle voudrait me faire croire qu'elle est la voix de la femme invisible de l'homme invisible ! Mais je ne suis pas fou ni soûl. Je ne suis qu'un écrivain pas très visible.

Ébranlé

Jean-Paul Beaumier

On me dit parcimonieux, ce qui expliquerait, selon certains, que je tarde à prendre ma retraite du cégep. À cette seule pensée, j'angoisse. À quoi vais-je consacrer mes journées ? Aurai-je les revenus nécessaires pour voyager comme je le souhaite ? Et si je tombais malade ? C'est arrivé à plusieurs collègues.

Sitôt mes corrections terminées, j'ai acheté un billet pour Paris. Je verrais au retour. Dès mon arrivée, il m'a semblé que le nombre de sans-abri avait décuplé depuis mon dernier séjour. Dans chaque recoin protégé des intempéries, des formes allongées obstruaient le passage. Un campement de fortune avait pris forme derrière l'église Saint-Gervais. Le provisoire devenait permanent. Était-ce ce qui m'attendait ? En m'engouffrant dans le métro pour me rendre au Louvre, je repensais à ce que je disais souvent à mes étudiants au sujet des nouvelles, tout peut arriver entre deux stations. Le wagon s'est ébranlé et je me suis agrippé à une poignée pour ne pas perdre pied. Au son des premières notes, j'ai aussitôt reconnu *La vie en rose*. De ma main libre, j'ai serré mon sac contre ma poitrine. On n'est jamais trop prudent. Pour la musique, merci mesdames, merci messieurs. Le musicien circulait entre les passagers en tendant son béret renversé pour recueillir quelques pièces. C'est à ce moment qu'il a surgi. Vêtu d'un veston rouge, il avançait dans l'allée dans l'indifférence générale. Il devait avoir mon âge, peut-être même un peu moins. Des traits familiers. S'il vous plaît, aidez-moi, j'ai travaillé toute ma vie, mais ma rente ne suffit pas à payer mon loyer, ni à me nourrir, s'il vous plaît, aidez-moi. Il s'est arrêté à ma hauteur et m'a regardé, de manière insistante, et à ce moment je n'aurais su dire lequel de nous deux allait s'enfuir sur les quais lorsque les portes s'entrouvriraient.

Les poussettes

David Bélanger

Nous marchons vers la garderie, le soleil, on ne saurait dire s'il se lève ou s'il se couche, et dans les cernes des gens que nous croisons, nous n'apercevons que la nuit courte. Un silence sans heure de pointe fait résonner nos pas, les trottoirs sont encore gris, pas encore blancs, l'automne s'allonge, nous marchons.

Tous les visages que nous croisons appartiennent à des parents, nous le remarquons par la saillie dans leur fatigue, le chiffonnement général qui les entoure — évidemment, aussi, par la poussette devant eux. Mais toutes les poussettes, de tous les parents, avancent vides sur le trottoir silencieux. C'est un rêve. Nous marchons dans un rêve. Je m'enhardis, j'apostrophe un parent, *où est votre enfant ?* je dis, rieur. Sauf que ce n'est pas un rêve. Le parent tente un regard, aperçoit le siège vide, quelque chose dans sa physionomie m'indique que le pire est arrivé, *Mia ! Mia ! Mia !* il crie, le crescendo de détresse bondit dans la grisaille, les parents de loin en loin se tournent vers le cri, vers la petite Mia qui n'est plus sur son siège. Par mimétisme, les parents regardent dans leur poussette, et par mimétisme ils s'écrient eux aussi *Hugo ! Éva ! Camille !* La clameur nous effraie, nous l'entendons se répercuter de rue en rue, de ville en ville. Nous osons un œil dans notre poussette.

Devant le siège vide, nous ne savons que faire. Nous pourrions crier, comme tout le monde. Ça semble exagéré. En fait, nous n'arrivons pas à décider s'il y a drame. Il est difficile de déterminer si le soleil se couche ou s'il se lève. Nous ignorons, en vérité, si nous allions porter notre petite à la garderie, ou plutôt si tout bonnement nous allons la chercher.

Nomade

Bertrand Bergeron

Le père Michaud, toute sa famille l'attendait pour le vendredi suivant. Et son retour, on le lui préparait. Comme il s'était fait une réputation de *nomade*, rien n'avait été laissé au hasard. Pour nous, les plus jeunes du voisinage, ce mot, *nomade*, sonnait un peu comme *poitrinaire*, *apoplectique* ou *consomption* et, de ce fait, appartenait au registre des affections graves menaçant la santé. Aucun des adultes de l'entourage n'ayant, par ses propos, remis en doute notre perception, nous nagions en pleine certitude. Laquelle s'était trouvée renforcée par ces achats en pharmacie effectués par Monique, l'aînée des filles chez les Michaud, des potions et des tisanes, disait-on, destinées à remédier à ce désordre chez le père. Donc, il était attendu par sa famille le vendredi, ce dont témoignaient aussi ces victuailles abondantes qu'on préparait avec soin, au détail près, afin de faire de son retour un événement. Or, se pouvait-il que ce nomade se trouvât atteint de manière si chronique que sa venue elle-même en fût compromise ? Sinon, comment expliquer ce vendredi qui dut se passer de lui ? Ainsi que les samedi et dimanche. Même nous, les enfants, nous prîmes conscience de la grogne qui s'était enflée chez les Michaud, impossible de passer à côté. Par contre, ce nouveau bruit qui courait, *encore un qui ne respecte pas ses engagements*, ce bruit et la hargne qui l'accompagnait, tout cela demeura pour nous un mystère.

La partie

Maxime Raymond Bock

Grimper aux échelons mène à la gloire, à la réussite, au sommet de la pyramide, Pat, Frank, Julie, Jeanne s'en vont au top pour distribuer les taloches aux sous-fifres, encore mieux s'ils sont sous-traités les minables, aweillez au comité disciplinaire bande d'abrutis, et puis glisser sur le dos des couleuvres quel plaisir, on les garde dans un vivarium celles-là pour amuser les enfants mais les vipères, anacondas, cobras c'est la débandade, mortel instantanément le mamba noir, zénith et déconfiture, voilà l'enjeu ce soir chez Pat où convergent Frank, Julie et Jeanne pour leur séance de jeu de société hebdomadaire, pas de Colons de Catane cette fois et pas le temps pour un Risk non plus, Julie commence son quart de travail à 1 h du matin, mais c'est pas grave si elle est soûle à la caisse du dépanneur 24h personne va le remarquer, on se rabat sur l'intemporel Serpents et échelles ah les montagnes russes ! avec un ajout pas pire comique, une shot de Jack à chaque serpent la puck est mieux de rouler pour nous autres ! en dix minutes on est pompettes, en vingt on est soûls et en trente on rétrograde à la Bud Light mais voilà que l'inquiétude point, car même si chacun à tour de rôle ils s'approchent de la case 100, le serpent tout mince au sourire sympathique de la case 99 les fait toujours dégringoler jusqu'en bas et ils roulent et reroulent les dés sur l'intemporel Serpents et échelles dieu vengeur des probabilités Julie est en retard ils le seront tous, pris à jouer la partie éternelle…

Merci de votre patience

Véronique Bossé

Merci d'avoir choisi nos services d'assurances. Nous sommes fiers de vous offrir la meilleure protection pour ce qui compte le plus pour vous. Nous vous remercions de votre patience. Se succèdent rythmes latins et ballades langoureuses.

Vous étiez *fiers*, oui, il y a trois ans, de faire miroiter la paix d'esprit à deux bons poissons qui s'achetaient un condo. Vous n'avez jamais oublié de prélever un montant gonflant insidieusement chaque année. Mais quand tout s'en va à vau-l'eau, où donc êtes-vous ? Quelle idée avez-vous de ce qui compte pour moi ? La fidélité ne paie pas, c'est notoire. Il faut apprendre à partir ou à se taire.

Votre situation a changé ? Parlez-en à un de nos représentants.

Encore faudrait-il qu'il me réponde… Veut-il que je l'informe que je ne sais rien, pas même si tu habites toujours ici ? Dans notre cuisine en ruines, j'endure Kenny G, je subis « Cœur de loup ».

Nous traitons actuellement un volume élevé d'appels. Demeurez en ligne pour conserver votre priorité. Je ne suis pas seule. J'attends mon tour.

Les ouvriers s'impatientent. *Révision de dossier, imprévus*, me dit-on, quand j'arrive à joindre un humain. Et toi, tu entretiens le flou. *Besoin de temps, de recul.* De tous côtés, je suis larguée.

Un représentant vous répondra sous peu. Des promesses… Le cœur en chantier, depuis des semaines, je persiste, je m'acharne. Qui sait, on me fera peut-être encore rêver en me susurrant à l'oreille : *votre appel est important pour nous.*

Clairvoyance

Emmanuel Bouchard

> Parler : comme si ça pouvait arranger les choses.
>
> James Joyce, *Ulysse*

J'avais mes yeux, et je n'étais jamais arrivé à dépasser la cent dixième page de ce pavé. Jasmine, elle, tripotait même les délires de Molly Bloom.

Pendant la pause de l'après-midi, elle était venue se planter près de ma table, cherchant de la main un espace où déposer le panier de framboises. *Cueillies avec Jean, hier après-midi. Les dernières. Il voulait arrêter, mais j'ai continué et j'en ai trouvé encore quelques-unes.* Elle restait debout pendant une demi-heure à me raconter les promenades en forêt, les échappées sur le lac et surtout les lectures qui lui usaient le bout des doigts. Elle connaissait tout, Jasmine : le chant des oiseaux, les bons secteurs de pêche, la cuisine…

Faudrait que tu viennes au domaine un de ces quatre. Tu n'imagines même pas les odeurs quand l'automne arrive… Elle disait ça, le *domaine*, pour désigner la bicoque où elle vivait depuis des lustres avec son mari, et elle ne parlait jamais de la pluie ni du froid, même quand elle me racontait les romans irlandais ou les récits de voyage dans le Grand Nord.

Je n'aurais pas dû, mais je lui ai demandé des nouvelles de Jean. De sa santé, de l'opération. Jasmine s'est assombrie et, pendant que je cherchais comment ravaler ma question, elle a porté un petit fruit à sa bouche, puis elle a levé les yeux, comme quand elle vient de retrouver le fil d'une lecture. *Ça goûte la tempête*, a-t-elle lancé en retournant vers son bureau.

TOC

Marjolaine Bouchard

Entendez-vous ce bruit ? Discret, inlassablement répété à fréquence régulière. Vous n'entendez plus que ça, dans le silence de la maison. Cette pulsation vous absorbe entièrement, vous en oubliez la réalité et le reste du monde. Le tumulte d'un orage, la rumeur d'un café, la circulation dans la rue animée ne vous perturberaient pas autant, mais ce délicat tambourinement vous déconcerte et vous poursuit partout.

Ça glisse quelque part le long d'une paroi, et ça tombe, sans fin, lancinant. Un, deux, trois, toc ! Un, deux, trois, toc ! Un, deux… Un tout petit bruit monocorde, infatigable, plus puissant que le roulement d'une cascade, plus frappant que les vagues contre les rochers, plus intense que l'orage, plus percutant que la pluie pianotant aux fenêtres, plus prégnant que le chant de la mer. Vous en cherchez l'origine, ouvrez portes et placards, vérifiez à la cave l'état des fondations, puis revenez à l'étage et levez les yeux au plafond en arpentant les pièces, une à une.

Au bout du corridor, la porte de la chambre entrebâillée… Vous la poussez doucement sur la pénombre, sur les rideaux ondulant au petit vent frais de mai. Par terre, une chaussure inconnue, un vêtement chiffonné. Vous ouvrez plus grand. Le bruit s'amplifie. Pieds entortillés dans les draps. Deux corps voguent sur le vieux lit bercé d'inévitables craquements. Suivant la cadence, la tête frappe le mur avec une régularité métronomique.

Pour la première fois, votre fils a ouvert à sa douce.

Bungalow

Geneviève Boudreau

Quand tu es assise seule sur ton divan, avec entre les mains un livre que tu n'arrives pas à lire, tu t'imagines encore entendre ses pas résonner dans l'escalier de métal, celui du condo où vous avez habité. Toi, tu parvenais à arriver au deuxième étage presque sans faire de bruit, un petit oiseau, la voisine ne savait même pas si tu étais là ou pas, mais lui, c'était autre chose, il avait le pas pesant. Tu t'étais habituée à son rythme, à sa lourdeur, tu savais quand c'était lui et pas le voisin d'en haut, celui du troisième, qui gravissait les marches, même quand tu ne t'y attendais pas et qu'il revenait à une heure inhabituelle. Ce bruit-là, c'est encore celui que tu entends résonner de l'autre côté de la porte, tous les soirs où tu traînes sans but dans ton salon, un bruit impossible qui te paraît bien réel, même si maintenant, de l'autre côté de la porte, ce sont les trois marches de béton de ta maison unifamiliale de plain-pied qui se dressent là, ton bungalow, secteur en demande à proximité des services avait dit l'agente. Ces marches-là, pas de chance de les entendre résonner, tu le sais trop bien : on déménage plus facilement qu'on oublie.

La sixième seconde

Guillaume Bourque

À LA PREMIÈRE SECONDE, il regarda son chandail. Il l'avait remarqué dès qu'elle était arrivée sur le plateau de tournage avec le perchiste qui la suivait tout le temps depuis *House of Cards*. Une marinière qui lui donnait le look de Jean Seberg dans *À bout de souffle*.

À la deuxième seconde, il leva les yeux sur son visage. Elle avait les dents plutôt jaunes pour une fille dans la vingtaine. Elle fumait sans doute, comme la plupart des costumières qu'il connaissait.

À la troisième seconde, il vit le grain de beauté au creux de son cou. Sa tante Shirley en avait un au même endroit. Il ne réalisait pas que le perchiste le surveillait.

À la quatrième seconde, il était ailleurs. Il fixait la costumière tandis qu'il se rappelait Shirley sur le voilier de son grand-père. Un éclairagiste déplaça un réflecteur près de lui. Le tournage allait commencer.

À la cinquième seconde, il constata que du poil dépassait des narines de la costumière. Elle n'était pas jolie, mais elle dégageait de l'assurance. Il se demanda si elle se rasait les aisselles.

À la sixième seconde, le perchiste donna un coup de coude à la costumière et le pointa du doigt. Elle eut une moue de dégoût en l'apercevant. Il détourna les yeux. Elle alla parler au directeur de production.

Le directeur le convoqua en fin de journée. C'était la troisième fois qu'on le surprenait à fixer une collègue. Il fut renvoyé[1].

1. En juin 2018, de nombreux médias ont allégué que, dans la foulée du mouvement #metoo, Netflix avait adopté une politique anti-harcèlement interdisant aux membres de ses équipes de tournage de regarder un collègue pendant plus de cinq secondes.

Le maître d'écriture brève

Gaëtan Brulotte

Un jour, dans la rue de Tom, un cercle de gens riait autour d'une tortue terrestre renversée sur le dos qui tentait de se remettre à l'endroit dans le gazon. Ses pattes s'étiraient et battaient l'air, son cou étiré bougeait dans un sens et dans l'autre pour faire contrepoids. Plus la lourde carapace s'efforçait en vain de basculer pour se retourner, plus les badauds s'esclaffaient.

Pour Tom, la situation était plutôt source d'empathie et d'angoisse. Quelle tragédie ce devait être pour cet animal ! La pauvre bête s'épuisait sans résultats et Tom ressentait ce qu'elle pouvait éprouver de se voir ainsi prisonnière de son propre corps et vulnérable, à la merci du moindre prédateur.

En tirant profit d'un dénivelé du terrain pour pivoter sur elle-même, elle s'était presque remise sur pattes mais était tombée aussitôt et tanguait de nouveau telle une petite barque d'enfant, sous les rires renouvelés.

Du coup, Tom se précipita, la retourna à deux mains et la remit sur son plastron. Elle enfouit sa tête sous sa dossière de peur d'être assaillie.

Les quidams jugèrent qu'il manquait d'humour.

•

Le maître d'écriture dit alors : la scène est symbolique de l'humanité. Un classique. D'un côté on se moque des faiblesses et de l'autre le chevalier au grand cœur vient secourir la victime. Mais la scène ne serait-elle pas plus efficace si l'aide n'était que suggérée ? Dans la vie réelle, le bon citoyen réagirait ainsi mais, en littérature, est-ce qu'il ne suffit pas d'insister sur la passivité cruelle des spectateurs ?

Cau Truong Tien

Anny Bussières

L'orage s'était enfin arrêté, laissant les pavés de Hué propres et brillants. Le soleil tentait une sortie au-dessus de la ville et on entendait partout le grondement des climatiseurs pressés de reprendre du service après la panne d'électricité.

Simone sortit en trombe de son hôtel et marcha d'un pas rapide vers la rivière des Parfums : les rues du quartier débordaient de piétons, de motos, d'autos, de vendeurs itinérants et d'animaux.

Arrivée aux abords du pont Truong Tien, la jeune femme remarqua de suite un attroupement près de la première arche. Elle se faufila parmi la foule et laissa échapper un *aaah !* de surprise en même temps que ses voisins : dans leur direction se dirigeait une vieille Vespa rouillée et pétaradante, pilotée par un homme âgé et édenté… avec un cochon tout rose d'une bonne cinquantaine de kilos.

Le pilote peinait à contrôler son scooter : l'animal, assis devant lui sur le banc banane, lui obstruait la vue. Plus gros et plus haut que son propriétaire, le cochon forçait celui-ci à des tortillements sans fin dans l'espoir d'apercevoir un bout de bitume.

Simone rit à gorge déployée et fouilla dans son sac à la recherche de son appareil photo. Les mouvements de la foule, pareils à une vague, la firent se cogner abruptement contre le parapet du pont. Son sac tomba dans l'eau de la rivière des Parfums, emportant avec lui passeport, cartes de crédit et plus d'un millier de photos du Vietnam.

Le jour de l'apnée

André Carpentier

J'ai d'abord vu des points rouges, puis des bleus, des noirs et même des verts émerger de la mousse. Il faut dire que j'aimais prendre des notes avec un gros Bic quatre couleurs dans ce carnet acheté à Tokyo, dont ne reste intacte que la couverture bleue similitoile. C'est la première fois que j'oublie un tel objet dans ma poche de jeans le jour du lavage. Il y avait, dans ce carnet, ce que j'appelle des notes de terrain, des observations sur le quotidien qui tendent en secret vers leur poésie : un fer forgé dont l'ombre portée évoque la dentelle, deux ados sur un vélo, dont l'un assis en mât de misaine sur le guidon, et d'autres notes que j'ai pour la plupart oubliées… Je cherche confusément à me convaincre que cette perte est plus futile que désastreuse. Je ne saurais en effet céder à cette prétention qui me ferait croire que quelque chose d'important a disparu. *Dans la grande vie du cosmos*, me dis-je… Sans compter que, de telles perceptions subjectives tirées de mes déambulations urbaines, j'en ai des carnets pleins. C'est qu'il m'est impossible de trouver de satiété à cette pulsion d'observations lors de mes flâneries… On sait, par ailleurs, qu'à toute question toujours se greffent de multiples autres, collatérales et inépuisables : pourquoi ce geste manqué, que faire de ce manque ? Écrire sur la perte, peut-être, sur l'oubli… *Serait-ce trop chèrement payer pour inspirer un récit de vingt lignes ?* en suis-je à me demander, les dents serrées, en apnée depuis le matin devant la laveuse.

Portrait d'une chute

Daniel Castillo Durante

— J'ai mal à ta chute, maman.

Je n'oublierai jamais ses grands yeux noirs braqués sur moi.

À mon tour, je fixai maman avec l'audace de mes seize ans.

Comment lui dire que j'avais mis la main sur le journal qu'elle tenait depuis le départ de papa ? Je venais d'y apprendre que l'homme d'affaires qui payait notre loyer à Buenos Aires se faisait appeler « Maître ». Aussi assouvissait-elle tous ses désirs, y compris les plus abjects, quand il lui donnait rendez-vous le soir dans ses bureaux du centre-ville.

Sans cesser de me scruter, elle déposa son sac à main sur le fauteuil du salon.

Je fis un pas dans sa direction. Son regard cette fois-ci dur arrêta mon élan.

— J'ai mal à ta chute, maman, ai-je répété comme si j'étais le pantin d'un ventriloque.

— Pourquoi ?

Sa voix tremblait. J'ignore si c'était de compassion ou de rage.

— Incapable de m'endormir, maman, j'ai lu ton journal.

— Tu as osé fouiller dans mes affaires ?

Sa voix s'étranglait à présent et je sentais qu'elle n'était pas loin des larmes.

Je ne voulais surtout pas qu'elle pleure. Après tout, si j'avais employé le mot « chute », c'était parce que je l'avais trouvé dans son journal. Et pas qu'une fois.

— Tu peux compter sur moi, maman.

L'air tout à coup meurtri, elle baissa les yeux.

Bientôt le jour se lèverait et il faudrait me préparer pour aller à l'école. Mais je ne voulais pas y aller, maman. Je voulais rester avec toi, assister à ton lâcher-prise. Puis, une fois au repos, je me coucherais à tes côtés en attendant de prendre la place de l'autre. Comme ça, je n'aurais plus mal à ta chute, maman…

Le client

Christine Champagne

Ce jour-là et presque tous les autres qui ont suivi pendant plus de dix ans, il avait franchi la porte de la librairie après avoir examiné les livres dans la vitrine, tenant sous le bras un cahier relié dans lequel étaient consignés tous les livres qu'il achetait.

Chacune des pages était dédiée à un auteur. Michel Tremblay y croisait Danielle Steel, Mary Higgins Clark y voisinait Alexandre Jardin et bien d'autres abonnés à la liste des meilleurs vendeurs. J'avais pour mission de vérifier si l'un de ses auteurs préférés avait publié un roman récemment. Par chance, il y en avait toujours au moins deux, si bien qu'il ne partait jamais les mains vides.

Ce qui était étonnant toutefois est qu'il achetait toujours deux exemplaires des titres sélectionnés. À la fête des Mères, à Noël, à Pâques, à la Saint-Valentin, et à quelques autres moments de l'année. Si bien que chacune y était allée de ses suppositions. Francine disait qu'il aimait écrire dans ses livres et que sa femme non, et que pour cette raison il lui fallait absolument deux livres pour éviter les disputes. Nancy, quant à elle, affirmait qu'il achetait le même livre à sa mère et à son épouse afin qu'elles puissent en discuter ensemble. Roseline, elle, avait une opinion tout autre. Elle était certaine, plus que certaine, voire absolument certaine, que l'un des romans était pour son « officielle » et l'autre pour sa maîtresse.

Or, ce jour-là, il avait comme d'habitude examiné les livres dans la vitrine et ouvert son grand cahier relié pour que je lui propose des titres récemment parus. Ce que je fis. Mais au moment de nous diriger vers la caisse, il me pria de retirer le deuxième exemplaire de chacun des quatre livres choisis.

« Elle est morte », me dit-il.

Son épouse ? Sa mère ? Sa maîtresse ? Nous ne le sûmes jamais.

Le cancer de la langue

David Clerson

Mon frère fut l'auteur de quatre textes, tous intitulés *Le cancer de la langue*.

Le premier fait le récit de la déchéance d'un homme malade perdant progressivement la capacité de parler, cependant que la langue du texte semble elle-même se décomposer, devient asyntaxique et fragmentaire, de plus en plus cryptique et enfin illisible.

La deuxième raconte la torture menée par un bourreau muet, censé questionner sa victime, mais la battant sans lui poser de questions et la frappant dès qu'elle ouvre la bouche. Pendant plus de cent pages se poursuit ainsi un dialogue de sourds, où ce semble finalement être aux plaies et aux coups qu'est donnée la parole, comme si à travers eux la violence savait s'exprimer.

Son troisième livre est narré par un chirurgien, lui-même rendu muet par l'ablation de sa langue. Dans la première moitié du texte est raconté comment il collectionne des morceaux de chair cancéreuse sectionnés à ses patients. Dans la seconde est ensuite fait le récit de ses tentatives pour créer un organe composite à partir de tumeurs. Ainsi souhaite-t-il obtenir une langue faite de chair malade, greffée à la place de la sienne, et qu'il imagine capable de s'exprimer avec des mots nouveaux et inutiles, car compris de lui seul.

Le quatrième texte est celui que vous lisez. J'ai vu en rêve mon frère l'écrire avec sa langue coupée trempée dans l'encre. C'est un écrit à suivre, qui propose de réécrire *Le cancer de la langue* pour l'éternité.

Les mots confisqués

Hugues Corriveau

Il a commencé à dépérir dès le moment où l'ami lui a dit de « se taire à jamais » sur son travail d'écriture à lui, sur ses livres. Or, sa vie est entièrement faite de mots, de l'amour et du partage des mots. Et voici que, dans une crise dont il ne croyait pas l'ami capable, il lui avait dit de se « taire à jamais ». Cela lui fait encore mal. Dans le cœur. Sa confiance est sapée. Un sentiment malsain de dégradation le ronge. Il hésite au moindre mot, de crainte de créer chez d'autres de pareilles raisons de le détruire. « *Sali.* » Le terme s'est imposé immédiatement dans son esprit. Mot noir. Il est si diminué dans son amour-propre que c'est la gorge serrée qu'il se couche ou se lève. Parce que le « se taire à jamais » le ronge. La peur de sombrer, lui, homme de mots, le tire vers le bas. Sa seule justification dans la vie n'est plus que ce mutisme ordonné. « Tais-toi », lui crie la voix. Et il pleure, et il pleure. Cet homme est floué. Pendant un moment d'inattention, quelqu'un a profité de sa joie pour lui extirper son plaisir de dire. La férocité de l'attaque, au centre même de ce qui le motivait, a coupé sa vie. Le soir, quand il se couche, il reprend sans cesse des variantes d'une longue conversation secrète avec l'auteur de ce décret, pour essayer de retrouver la parole. Mais rien. Pas moyen. Quelque chose est cassé. Et il pleure, avec en tête une grande admiration devant la méchanceté du monde, sa précision, sa redoutable efficacité. Et il se tait, et il pleure.

Le rocher

Esther Croft

Madame, madame, attends-moi. Faut pas y aller. Tu es trop belle pour ça. Si tu aimes vraiment le rocher, il faut refuser de monter sur ces bateaux-là. Parce qu'ils n'en finissent pas de lui faire du mal. Toute la journée à la queue leu leu, ils viennent le déranger et ils l'empêchent de pousser. Avec leur grande gueule de haut-parleur, ils passent leur temps à cracher des faussetés sur son dos et à lui lancer des menaces de mort. Après, ils sont surpris s'il plie l'échine et s'il a l'air de vouloir rentrer sous terre. Mais, je peux te le dire, moi, qu'il ne plie pas l'échine. C'est juste un air qu'il se donne pour se protéger de leurs insultes. Penses-tu que ça l'intéresse, lui, de s'entendre dire à cœur de jour qu'il perd trente tonnes de pierre chaque année et que si l'érosion continue de le gruger, il va finir par perdre son dernier trou ? Qui aurait envie de s'entendre décrire, chiffres à l'appui, sa propre décomposition ? C'est pour ça que le jour il ne bronche pas et fait même semblant de rapetisser. À travers ses failles, il écoute leurs menteries de beaux parleurs et il se dit qu'ils ne connaissent rien à la vie éternelle des rochers.

Mais la nuit, oh, la nuit, madame ! Dans le silence de la plus pure noirceur, il retrouve toute la grandeur de ses trois cent soixante-quinze millions d'années. Et il nous donne envie de grandir nous aussi. Je le sais mieux que personne, moi. Avant, j'avais peur de tout et je voulais toujours rester petit. Maintenant, chaque nuit de chaque été, je viens voir le rocher s'élever et je m'élève avec lui. Si tu veux, madame, ce soir je viendrai te chercher. Je t'emmènerai tout en haut de la falaise, là où personne n'ose s'aventurer. On restera debout, main dans la main, à contempler le rocher. On le verra grandir, par en dessous, comme un arbre. Tous les deux, on sentira la poussée de la terre sous nos pieds. Et peut-être qu'on entrera comme lui dans la vie éternelle des rochers.

Une enfance

Michael Delisle

Le froid était cinglant. Je marchais vivement, le menton dans mon foulard, craignant une engelure aux joues. Aller au travail à pied, ce matin-là, était une bien mauvaise idée. La circulation était rare et le froid sibérien avait rendu les trottoirs déserts. J'avançais d'un bon pas en luttant contre le gel.

Au coin de l'avenue des Pins, une jeune blonde, nu-tête, s'est avancée vers moi en tendant la main. Elle voulait de l'argent pour acheter du lait. J'ai levé la tête vers elle. Ses yeux étaient cernés, sa chemise déboutonnée et son débit lent : j'avais affaire à une toxicomane qui traversait un lendemain de veille pénible. J'ai fait signe que non et, quand j'ai repris mon chemin, elle a ajouté « J'ai besoin de lait pour mon bébé. » Je n'avais pas remarqué le landau bleu pâle à côté du lampadaire. J'ai été voir. Au fond du carrosse gisait un enfant de quelques mois. Il était découvert, les cuisses potelées d'un rose foncé et le visage rougi par le gel. Les doigts (si fins, si minuscules) commençaient à blanchir. Il respirait encore.

Je me suis énervé :

— Il fait trop froid, vous ne pouvez pas le sortir.

— J'ai besoin d'argent, s'il vous plaît. Pour du lait…

J'ai couru. J'ai fui en pensant que la situation était tellement excessive qu'elle ne pouvait pas durer : elle se résoudrait naturellement. Par la police qui passerait par là. Par la mère qui, bredouille, rentrerait chez elle. Par quelqu'un qui lui donnerait de l'argent pour sa drogue.

Puis, obsédé par la vision, j'ai pensé que j'aurais dû enlever le petit, le coller contre moi dans mon manteau, le zipper dans ma chaleur et partir avec. Je n'ai rien fait.

Trente-cinq ans plus tard, pas une semaine ne passe sans que je songe à cet enfant qui, dans mes pensées, est toujours vivant.

Comme le *mi* le plus aigu d'un saxophone

Camille Deslauriers

Piger une émotion dans un sac de papier brun et devoir représenter « la joie » sur une toile à la manière de Raoul Dufy. N'importe quoi. Un thème tellement poche.

Et voilà que la prof d'arts plastiques lui suggère de partir de ses couleurs préférées.

Full nul, le conseil.

Tout, mais pas la joie.

Noir fumée, noir d'ébène, noir crépu, noir grenade, gris foncé, peut-être, ou marron. Ou pourpre. Ou rouge.

Rouge sang coagulé. Rouge qui gicle sur la toile. Rouge qui se brise comme un cri. Presque pas humain, le cri. Le *mi* le plus aigu d'un saxophone.

Noir pénombre, noir violence, noir profanation, noir amertume. Sombre comme ses pires idées depuis que.

Ils étaient cinq.
Cinq ombres dans une ruelle.
Cinq souffles sur elle.
Et son enfance qui éclate en silence.

La lumière tombait si bien, ce jour-là

Jean-Simon DesRochers

Ma mère flotte dans sa robe de laine. « Encore pognée pour faire des pinces. » Elle dit que « c'est le stress, c'est la vie ». Rien pour atteindre son sourire. Avec un vieux fer en fonte, elle écrase une tranche de pain blanc sur le four à bois. Entre deux gorgées de café et une bouffée de cigarette, elle raconte comment sa grand-mère préparait « des maudites bonnes toasts minces de même, pis beurrées à confiture de fraises des champs ». Ma mère a trente-six ans. Cette maison est la première qu'elle achète seule. Les papiers du divorce traînent sur son bureau. Elle ignore qu'il lui reste trente années à vivre. À défaut de confiture, on étale du beurre d'érable. Avec ma logique de garçon de dix ans, je comprends qu'elle a choisi cette maison pour y faire des toasts sur ce vieux poêle, que pour elle, ce simple souvenir est de la trempe de ceux qu'on garde longtemps. Elle avait raison.

C'est si bon de te retrouver

David Dorais

Pourquoi tant de Chinois à l'aéroport ? Peut-être pas des Chinois, des Asiatiques en tout cas. Toujours du mal à les différencier, comme un seul individu démultiplié des centaines de fois. Ils parlent fort dans leur langue chuintante et font défiler, sur leurs écrans de cellulaires, des pages couvertes de caractères sibyllins. Ils vont étreindre, avec un mélange de chaleur et de retenue, la grand-mère qui passe les portes coulissantes, tirant son bagage à roulettes. J'attends Sissi, partie en France depuis dix jours. Ça semble peu, et pourtant c'est beaucoup quand on vient de tomber en amour. Elle m'a texté à l'atterrissage, mais j'ai perdu la connexion. Où est-elle à présent ? Aux douanes ? Au carrousel à bagages ? Les voyageurs continuent d'arriver. Parmi eux, une femme lève la main dans ma direction. Un peu âgée, un peu grosse, les cheveux filasse. Pourquoi me salue-t-elle ? Je la connais ? Elle s'arrête devant moi, tout sourire : « Bonjour, mon amour ! Je suis contente d'être rentrée ! Tu t'es ennuyé ? » Je me force à sourire. Ne faire semblant de rien. C'est elle ? On le dirait bien : elle me serre, m'embrasse dans le cou, me prend le bras. En m'entraînant hors de l'aérogare, elle me demande si ça s'est bien passé avec les oiseaux. Je dis oui. Elle est si confiante, c'est moi qui dois me tromper. De retour à l'appartement, elle sort ses clés. Je suis maintenant dans le lit, éberlué, tandis qu'elle se douche. Nous allons probablement faire l'amour. Mais qui est cette femme ?

Curieux âge

Orian Dorais

C'est arrivé il y a deux semaines. On avait rendez-vous à la librairie St-Quentin, rue des Cascades, à Saint-Hyacinthe. Tu la connais, je pense. Carl avait finalement obtenu son permis d'exploitation. Il nous accueillait pour la soirée de poésie « Curieux âge ». La librairie faisait ancienne, avec les livres qui traînaient partout et l'odeur de vieux papier. Carl aussi faisait ancien, avec son long manteau de la Grande Guerre et sa moustache à la Trotski. Tous les habitués des soirées étaient là. Pierre nous a lu un de ses textes, façon fables de La Fontaine. Une jolie Belge a récité du Nelligan. Peux-tu t'informer pour savoir où elle est maintenant ? Après, Carl a sorti sa guitare pour jouer du Harmonium. À ce moment-là, les lumières se sont éteintes. Tout le monde s'est mis à paniquer. On s'est enfargés. Carl s'est lancé vers la porte, il nous criait de nous mettre à l'abri, mais avant qu'il puisse bloquer l'entrée, vingt gardiens sont entrés. Ils ont scanné nos rétines. Ça ne m'était jamais arrivé de regarder dans leurs casques noirs et de me faire tenir par une main de métal. Ils ont embarqué tout le monde, sauf les jeunes, comme moi. Qu'est-ce qu'on avait fait ? Harmonium devait être rendu sur la liste noire. Les machines ont brûlé tous les livres ! Tu sais, Carl est diabétique, il a besoin d'insuline. Mais essaie d'expliquer ça à un ordinateur ! Bref, je me disais que peut-être tu connaissais quelqu'un au ministère qui pourrait nous aider.

L'enveloppe

Mylène Durand

Ils sont là, comme prévu, souriant exagérément, au milieu du mouvement et du bruit. Ils sont beaux et ont l'air désespérés. Ils lui offrent foulard, mitaines, manteau à capuchon. L'homme prend sa valise, la femme frotte son dos, comme une mère.

— On a eu peur. Avec la neige, l'avion aurait pu…

— Ça va aller. J'suis là.

Dehors, un froid piquant s'engouffre dans le manteau resté ouvert. Le gros ventre de Catherine dépasse, le bébé livré au froid. Vite, la femme le couvre de son foulard. Ils s'assoient dans la voiture, étonnante petite famille.

Les bâtisses, autoroutes et viaducs ordinaires déçoivent Catherine. Il fait froid. Ses lèvres frémissent, ses orteils picotent, elle apprécie l'engourdissement. À l'intérieur d'elle, on donne des coups de pied.

Les bâtiments isolés font place à des arbres nus et brillants. Les branches gelées, pareilles à des bras tendus, hypnotisent Catherine. De souples sapins les escortent dans le quartier endormi.

Dans la maison, la femme lui tend une enveloppe épaisse.

— Le reste, tu l'auras à la naissance. Jusque-là, on s'occupe de toi.

Pour la première fois, Catherine caresse son ventre. Rond, étiré, pesant. La femme tend sa main, hésite longtemps, enfin touche.

— Après tout, il est à vous.

La voix de Catherine est calme. Au-dessus d'elles, le grondement d'un avion qui passe. La femme songe à une cigogne : bec pointu, grandes ailes, ventre ovale. Catherine se voit déjà dans les rues animées de Paris, légère, orpheline.

La tâche

Julien Fortin

Un autre chantier loin de son fils et de sa femme. En plein centre-ville. Avec de jeunes ouvriers qu'il *enligne* et fouette dans le bon sens du poil, sept jours sur sept. Des jeunes travaillants, d'autres, mollassons ; tous de vraies têtes de mule. Des enfants gâtés de qui il réussit à se faire aimer et respecter. Elle le lui reproche, sa femme. Son travail, l'*overtime*. L'enfant qu'il ne voit pas. Ceux-là qu'il fait passer avant.

Ici, on doit construire bien et vite, en toute sécurité. Les patrons le disent. Le syndicat le pense. En toute sécurité, mais à un prix déraisonnable. Au pire, il y aura toujours un casque blanc comme lui qui paiera. Quatre piastres de l'heure de plus, ça se mérite. À ce prix-là, des responsabilités, ils sont prêts à lui en donner. Un casque blanc sait ce qu'il a à faire. C'est entendu qu'il le sait. Lui sait qu'on ne lui a rien expliqué. Son métier, il l'a appris sur le tas. Au mieux, on lui a montré à se débrouiller.

Aujourd'hui, on le congédie. On le remercie. Il a eu beau l'avertir cent fois, le jeune a fait à sa tête. La poutre d'acier lui est tombée dessus, sur ses jambes. Elle l'a coupé en deux. Il ne marchera plus. Voir un de ses plus *tough* hurler, pleurer et pisser le sang, ça ne s'apprend pas. La charge était sûrement trop lourde, le chariot élévateur était défectueux… C'est ce qu'on dira.

Du temps avec son fils, il en aura. Sa femme sera contente. À la maison, ce ne sera plus jamais comme avant.

L'échange

Karoline Georges

Déjà huit minutes depuis son dernier message. Et je n'ai pas encore réagi.

Il sait que j'ai vu. C'est inscrit : *Lu à 12 h 56*. Il faut que ma réaction soit adéquate. Il suffit d'une phrase. Avec un qualificatif mesuré, senti. Il faut que ça soit court. Ou pas. Peut-être une émoticône ? Celle qui marque la stupéfaction. Avec les grands yeux sans bouche. Ou simplement l'oreille ? Mais il sait déjà que je suis à l'écoute. Je n'arrive pas à trancher. Mes idées sont floues depuis des semaines.

Je ne l'ai jamais rencontré. Même si nous en sommes à 14732 messages échangés en ligne. Nous avons probablement franchi le cap de l'intimité il y a longtemps. Je devrais peut-être l'appeler. Le bouton téléphonique est juste là, à droite. Je n'ai qu'à glisser le doigt. Mais ça me semble trop intrusif. C'est en silence, entre les mots, que nous échangeons. Aujourd'hui, il vient de s'ouvrir à moi.

Il faut que tu saches. Je suis très malade.
J'entre en phase terminale.

Il y a longtemps que je n'ai pas été fébrile à ce point. Car je vais pouvoir lui dire la vérité, à mon tour. Être vraie, avec lui. Pour la première fois.

J'y suis déjà. Depuis deux semaines aux soins palliatifs.
Je ne peux plus quitter mon lit.

On a le temps d'échanger
encore un peu, mon amie ?

Un tout petit peu, oui.

♥

Le silence

Chantale Gingras

Samedi huit juillet. Soleil de plomb. On suffoque. Mais chez les Lacroix, en banlieue, trois enfants s'éclaboussent dans la piscine pendant que les adultes font sécher leur maillot sur le patio, sangria à la patte.

Des taons énormes s'empiffrent dans les pivoines, mais on les entend à peine voler tant la bonne humeur éclate de toutes parts. Les rires, les cris, les *splash* mêlés aux hits de l'été et au bourdonnement des tondeuses créent une cacophonie assourdissante.

Le bungalow des Lacroix est situé au bout de la rue. Un seul voisin sur la gauche, et encore : un voisin discret, entrevu une fois ou deux par saison. On déduit qu'il est souvent en voyage ou qu'il travaille de nuit. C'est comme s'il n'existait pas : jamais de bruit ni de plainte de ce côté. La paix. La sainte paix.

Le barbecue laisse échapper les premiers effluves de la viande jetée sur le grill : du sang goutte sur les flammes qui s'étirent, gourmandes. Les enfants s'amusent à faire des bombes et c'est à qui criera le plus fort. L'été est enfin là : il vibre, il vit, et on entend bien en savourer chaque seconde.

On est si occupé au bonheur qu'on n'entend pas le trop faible tressaillement venant du bungalow d'à côté. On est si pris dans l'été qu'on n'a, évidemment, aucune raison d'épier les fenêtres du sous-sol. Pourtant, elles dévoilent deux fillettes ligotées et bâillonnées dont les cris s'étouffent dans la chaleur criarde d'une journée d'été.

La question de Gilbert

Jean Pierre Girard

J'aimais la vigne, et le houblon
Les villes du nord, les laides de nuit
Les fleuves profonds, m'appelant au lit
Tu vois, je vous oubliais déjà.

Jacques Brel, *J'aimais*

Gilbert s'est posé les deux questions pendant des années, à plus forte raison lors de chacun des gestes définitifs.

Va-t-il oublier et ensuite reconnaître son oubli, ou alors il va reconnaître son oubli et ensuite oublier ?

Dans tous les sens, ces deux questions.

Des années.

Aujourd'hui, devant une autre magistrature, il croit savoir.

Il va reconnaître son oubli, et ensuite oublier cette reconnaissance.

Il oubliera ainsi qu'il a reconnu être l'auteur des meurtres.

Il sera condamné, c'est vrai, et ainsi les assassinats, forcément, un jour reprendront. Ce ne sera plus sa main peut-être, mais ils reprendront.

Sainte-Marcelline – décembre 1989
Notre-Dame-des-Prairies – juin 2018

L'oiseau-grenade

Anne Guilbault

Parfois la ville était silencieuse et c'était comme si l'été prenait sa revanche. Entre les bombardements, on n'entendait que le vent. On ne savait plus s'il soufflait dans nos têtes ou sur la ville. Puis les oiseaux recommençaient à chanter, les chiens à aboyer, les enfants à jouer dans la rue. Le soleil chauffait la ville comme avant.

Je ne sais pas pendant combien d'années on a vécu sous les bombes. Mes parents vous le diraient mieux que moi. Assez longtemps pour que je grandisse. Assez longtemps pour que mon cœur devienne un oiseau pris au piège.

Je ne peux plus bouger. Je ne veux plus bouger. Je flotte dans un demi-sommeil qui s'approfondit lentement. On a marché pendant des mois pour arriver dans ce pays du nord où le froid nous fait mal, où on nous refuse l'asile, finalement.

Je ne repartirai pas sur les routes. Je ne prendrai pas un autre avion, un autre train. Je suis dans la nuit. Je dormirai jusqu'au bout de ma nuit.

Les médecins parlent d'un syndrome de résignation. Je ne suis pas résignée. Ma colère est silencieuse et j'ai fermé les yeux, mais il suffirait d'une légère secousse pour que mon cœur dégoupillé explose comme une grenade.

Alors, laissez-moi ici. Laissez-moi dormir. Refermez les frontières sur moi, enterrez-moi sous la neige. Donnez-moi un abri. Écrivez mon nom sur un papier. Dites que je suis enfin arrivée au bout du chemin. Pour le reste, je me débrouillerai.

L'auteur pusillanime

Louis-Philippe Hébert

Je ne suis pas un auteur très prolifique. Quand on commence un texte (comme on mise sur sa longueur !) ainsi : « Un homme au chapeau dont les rebords sont renversés sort de chez lui et, à la troisième marche de l'escalier, il s'enfonce un poignard dans la gorge… » Comment poursuivre ?

Le personnage a trébuché avec l'histoire. Il ne reste plus que des perspectives de soleil couchant, d'horizons ensanglantés, de découverte par des amis affolés, de descriptions de funérailles improvisées, d'enterrement rapide, de décomposition en accéléré… Bref, la parade macabre. Et une voilette noire pour madame.

Rien d'autre. On a beau rire. Tout auteur réside dans l'art d'insuffler de la consistance et une certaine vigueur à des êtres susceptibles de disparaître. Par où en donnerais-je, dites-le-moi ? J'entends déjà mon lecteur protester dès la première phrase, puis s'évanouir en croyant apercevoir une goutte rouge dans le coin droit de la page.

Un pixel à la fois

Christiane Lahaie

Chaque matin, vous ouvrez votre tablette. Entre deux gorgées de *latte*, vous survolez les pages. Au bout de vos doigts, elles défilent. Des fantômes surgissent, puis s'effacent. Vous ne voulez pas lire ça.

Vous détestez l'opalescence de nos mains irradiées. Le noma qui ronge nos visages. Les déserts brûleurs de cornées. Et les flambées de fièvre. L'air saturé des villes où nous déambulons, masqués, sur nos vélos de fortune, vous le respirez de loin. De trop loin pour qu'il vous atteigne. Vous signez des pétitions, effleurez des icônes. Les photos, vous les regardez à peine. Les publicités, un peu plus longtemps. Vuitton, Chanel, Kors. C'est votre mantra. Presque votre religion. Du haut de vos condos climatisés, vous arpentez le monde, un pixel à la fois. Vos voitures dorment sous le béton. Vos paupières clignent, exemptes de larmes. « À quoi bon ? » siffle la bouilloire. Vous vous attardez longtemps à la section voyages. Cuba, la Thaïlande ou Macao. Les tout-inclus sont vos forteresses. Vos îlots de mensonges. Vos pieds gelés méritent bien la douceur du sable. Vos mains, les seins fermes des vahinés. Vos narines, le parfum suave des azalées et des caris. Pendant que nous restons les figures absentes de tous vos paysages.

D'un geste désinvolte, vous éteignez. Vous avez des courses à faire. Un festin à préparer. Ce soir, vous attendez quelques avaleurs de planète. Et, comme toujours, ils auront très faim.

Derrière la fenêtre

Marie-Claude Lapalme

La clé tourne dans la serrure rouillée. J'entre sans déranger la poussière qui dort sur les meubles, sur les feuilles brunes et sèches des plantes d'intérieur. Des bandes adhésives constellées de mouches mortes pendent du plafond.

Je vais à la fenêtre. Le plancher gémit sous mes pas. J'approche mon visage d'un carreau, m'étonne de si bien voir au travers, malgré la saleté qui le voile.

De l'autre côté, un ancien jardin. Hémérocalles et lupins fleurissent toujours sous le concombre sauvage et la bardane. Au-delà, des trembles ont poussé pêle-mêle à la lisière du rang, isolant la demeure des regards étrangers. Leurs troncs fragiles sont affaissés les uns sur les autres. La pâleur de leur écorce me rappelle la peau humaine. J'imagine à leur place des corps qui s'entremêlent.

Le vent fait bouger leurs branches. Un bras descend le long d'un dos. Une main frôle une épaule. J'ai l'impression qu'ils se rapprochent.

Je voudrais qu'ils se touchent.

Qu'ils effacent la silhouette de la femme sur la vitre.

Ses cheveux en mèches folles, la ligne de son oreille, l'éclat du soleil sur sa boucle d'argent. Fragments de mon portrait solitaire.

Rejoints tout à coup par le reflet d'une main. Une main étrangère qui s'approche de ma tempe.

Je ferme les paupières.

Sens presque un souffle sur ma joue.

J'attends. Le bruit du sang diminue dans mes tympans et laisse place, à nouveau, au silence de la maison déserte.

Bientôt, j'ouvrirai les yeux.

Faites que mon reflet ne soit pas seul sur le verre.

Aller simple

Luc LaRochelle

Midi trente. Le taxi s'arrêta devant un *greystone* de l'ouest de la rue Sherbrooke. Après deux ans d'absence, Malcolm Dunhill rentrait chez lui.

Dans le salon, les draps posés sur les fauteuils lui renvoyaient la lumière grise de cette fin d'automne. Fatigué, amaigri, Dunhill était méconnaissable.

Il revint dans le hall. Devant un immense miroir au cadre doré, deux bergères se faisaient face. Il jeta son manteau sur l'une et se laissa choir dans l'autre. Il renversa la tête et ferma les yeux.

Où, dans quelle ville, dans quel pays, avait-il perdu espoir ?

Vite !

Stéphane Ledien

« Grouille-toi, Nathan ! »

Les yeux toujours englués de sommeil, le petit titube. Un pan de sa chemise est ressorti de son pantalon : il a dû retourner aux toilettes, s'est rhabillé à la va-vite. Comme toujours, envie de faire caca au moment de décamper. Papa a râlé, des « rholala ! » interminables.

dépêche dépêche dépêche

Papa sort. Nathan esquisse trois pas puis reste planté là. Son sac d'école : il allait partir sans ! Il fonce dans la chambre, s'empêtre, trébuche sur son camion de pompier.

Aïe ! Son genou. Il étouffe un sanglot, attrape ses affaires.

dépêche dépêche dépêche

Papa est déjà au volant.

Tous les matins, la course. Enfiler ci, avaler ça, mal de ventre, courir jusqu'au quatre-quatre.

Nathan tousse.

Chaud. Sueur.

Et ça le gratte, là, entre les fesses, à l'endroit où il n'a pas pu bien s'essuyer. Il veut pleurer, mais même ça…

pas le temps pas le temps pas le temps

Papa prépare tout ce qu'il faut le matin et après il attend ; on doit pas traîner, tu comprends ?

Le petit gagne l'allée. Papa klaxonne, une fois, deux fois.

Nathan se hâte, s'arrête, s'accroupit : son lacet gauche s'est défait.

dépêche dépêche dépêche

Dans l'énorme véhicule, papa s'impatiente. Bon, allez. Il démarre pour se stationner le long du trottoir.

Marche arrière brutale.

Le pare-chocs vient heurter la tête du petit.

Nathan s'écroule.

dépêche dépêche dépêche

Et meurt sous les roues gigantesques.

S'attacher à la côte

Jean-Sébastien Lemieux

Tu as grandi au milieu de la pente que nous grimpons, entre la montée et la descente, contrairement à moi qui peine encore à aimer les changements de hauteur, tu as su très vite trouver la force de garder l'espoir vivant jusqu'à l'autre coup de pédale, jusqu'au prochain arbre, jusqu'à la maison rouge, là, tu as la civilité de m'attendre parfois, de me laisser te rejoindre, bien sûr tu finis par accélérer le rythme et il m'arrive de suivre de plus loin, sauf que nous en venons souvent, sur le plat, ou même en pleine montée, à tenir des conversations, après des considérations sur nos vélos respectifs, sur les mérites de tes pédales, qui transfèrent davantage les efforts en force constructive que les miennes, mais dont il peut s'avérer plus difficile de dégager les pieds, des conversations morcelées, au souffle court, sans véritable début ni fin, passant d'un sujet à l'autre, la meilleure façon de déménager un cabanon, le jeu collectif de l'équipe espagnole, la différence entre les principes du marketing et ceux de l'art, avec ton âme de pédagogue, tu rends tout simple, alors que je complique les moindres banalités, j'en viens à ne plus trop savoir de quoi je parle, j'ai même parfois l'impression de compromettre le sens des évidences, surtout quand nous arrivons à la fin d'une ascension, maintenant par exemple, tu m'as largué, mais puisqu'il y a un feu rouge et que nous tournons à gauche, tu vas devoir t'arrêter, déposer un pied par terre, après cet effort, ce n'est pas nécessairement facile, surtout avec des pédales si performantes, ton pied ne se dégage pas, tu ne te feras pas mal si tu peux apprendre de ton orgueil meurtri, je vois ton équilibre se rompre au ralenti, ta hanche se rapprocher de l'évidence du sol, ton corps perdre l'espoir, je m'attache à ta chute.

Dans l'aire de jeu

Joanie Lemieux

Cinq sous, qu'on remet aux jeunes, quand ils rapportent une canette au comptoir ; vingt-cinq quand ils rapportent une balle. Les spectateurs se tiennent près des clôtures, ils grillent des cigarettes, ils bavardent avec le frappeur qui s'échauffe dans le cercle d'attente. Il suffit d'être là quand ils abandonnent leurs bières vides pour pouvoir les ramasser, c'est de l'argent facile.

Ils ont passé la fin de semaine tous les deux, au tournoi du village. En deux jours, ils ont accumulé assez pour s'offrir, à la cantine, un hamburger très gras qui laisse les doigts huileux malgré le papier rose.

Ils s'assoient un peu à l'écart, dans l'aire de jeu pour enfants, bien qu'elle ne leur soit plus destinée. Ils ont passé l'âge. La preuve : ils achètent leurs propres casse-croûtes.

Il a demandé au cuisinier de mettre de la moutarde dans le hamburger, même s'il trouve le goût trop fort, et il grimace malgré lui à la première bouchée. Elle rit en le voyant, mord à son tour dans le sandwich graisseux, s'essuie les doigts sur son jeans. Elle, elle aime ça beaucoup, la moutarde.

Ils finissent de manger en quelques bouchées. Le commentateur annonce que la finale va débuter. Elle froisse l'emballage vide et le met dans sa poche.

Il se penche un peu vers elle, à peine. Il ne sait pas ce qu'il faut dire, ou faire, ou penser. Elle s'approche doucement.

La moutarde sur ses lèvres est d'une douceur inattendue.

Un coup de fil fatal

Michel Lord

Trouver la formule pour dire n'importe quoi, pour raconter des mensonges vrais ou des vérités mensongères… Que fallait-il ne pas inventer ? Il se disait qu'il s'en fichait, voulant afficher une indifférence qu'il n'avait pas, mais pas du tout. Pourtant, la hantise de la page blanche n'avait jamais été son lot. Il avait publié une dizaine de romans à succès en cinq ans, mais, depuis quelque temps, la panne sèche. À quoi cela pouvait-il être dû ? Plus rien à dire ? Mais qu'avait-il dit de si important toutes ces années ? Rien, il devait en convenir. Il n'avait fait que du style sur les histoires qui lui venaient d'une imagination débordante. Du style ? C'était de la blague, enfin. On disait de lui qu'il était bon conteur. Mais du style, il s'en foutait, tout le monde a le sien, c'est entendu, mais il n'allait pas se prendre pour un de ces novateurs qui changent l'Histoire littéraire. Il était assez lucide pour savoir qu'il appartenait au menu fretin des écrivaillons qui pullulent depuis que l'invention de l'imprimerie le permet et qu'Internet en a fait une épidémie de pestiférés du clavier, phénomène bientôt répertorié dans la liste de maladies mentales, genre compulsif. Il prit son téléphone portable et demanda à voir son psychiatre pour une consultation d'urgence. Chemin faisant, il décida d'annuler. « Allô, docteur ! Je ne peux être là, je dois voir mon éditeur tout de suite. » Cela dit à 120 à l'heure sur l'autoroute. Ses funérailles furent très émouvantes.

La marionnette javanaise

Sylvie Massicotte

Le ravissement de Louis, quand j'ai installé ce banc dans mon entrée. Il ne me visitait pas si souvent. Je l'ai surtout vu à son appart, puis dans la petite chambre où il est décédé, le mois dernier. Chaque fois que j'allais le voir, je m'arrêtais devant sa marionnette javanaise avant de me tourner vers lui.

Je chausse mes crampons *heavy duty* et le miroir me renvoie un sourire fané. J'ai sans doute l'âge qu'il avait quand j'ai posé ce banc ici, spécialement pour lui. Je sors.

La glace, sur les trottoirs et en moi… Mais son dernier souhait me réchauffe : « Un objet de son choix », a-t-il écrit. J'opterai pour la marionnette. Je l'annoncerai à ses enfants avec plus d'assurance que j'en ai en traversant cette rue glissante. Sa marionnette aussi déambulait difficilement quand il la faisait bouger. Les liens entre le torse et les bras commençaient à s'effriter, comme ses souvenirs de jeunesse à Java qu'il racontait aux infirmières, sous l'effet de la morphine, la bouche sèche. Dans sa robe décolorée, la poupée au visage fin demeurait impassible.

Derrière la porte entrouverte de la chambre, un de ses enfants m'invite à entrer. Je m'accroche à la poignée pour retirer mes crampons. En fixant le plancher, je me répète que ce n'est pourtant pas un jeu de mikado géant, là, dans le coin. Ces bouts de bois exotiques, misérables baguettes enchevêtrées sur un tissu fatigué et si familier… « Qu'avez-vous fait de la tête ? » je demande.

Soleils d'août

Catherine Mavrikakis

D'Eulate, elle se souvenait de la très jolie petite église romane, de l'hôtel un peu quelconque et surtout des grands champs d'héliotropes entourant la ville.

Dans ce bourg du Pays basque, elle avait séjourné une nuit. Presque vingt ans plus tard, sur la route de Madrid, elle décidait de s'y arrêter à nouveau. Les fleurs l'appelaient.

Plus tôt, dans la journée, elle avait espéré retrouver les tournesols jaunes, arrogants, mais en avril, ils étaient encore absents du paysage…

Après avoir déposé ses bagages à l'hôtel toujours aussi quelconque, elle alla se promener. Elle s'arrêta très vite devant l'église dont elle contempla le fronton gothique. Cela la consola un instant de son rendez-vous bêtement manqué avec les héliotropes. Elle entra joyeuse dans Santa Maria et s'arrêta pour payer les frais de visite que l'on impose de nos jours dans les maisons de Dieu. Le vieil homme au guichet refusa tout de go son argent, alors qu'il acceptait machinalement les trois euros des autres touristes. Elle insista. « Tu n'as pas besoin de payer, lui lança-t-il. Tu es déjà venue. Je t'avais dit que, lorsque tu reviendrais, Dieu serait gratuit pour toi… Tu es chez toi ici. »

Elle visita la nef, soucieuse, et finit par quitter l'église précipitamment. Que savait cet homme ? La reconnaissait-il vraiment ? De toute façon, Il ne comprenait rien. Voilà vingt ans que le paradis était pour elle un grand champ d'héliotropes. Elle n'avait pu imaginer qu'on n'y pénétrait qu'en août.

Camille

William S. Messier

Lundi Camille est venue me voir pour savoir si elle pouvait jouer dans le sous-sol. Je lui ai dit d'accord mais tu remontes dès que papa t'appelle. La nuit elle a rêvé qu'un cheval venait brouter le pied du lit. Elle a replié ses jambes sur son ventre.

Mardi Camille voulait retourner en bas. Je lui ai dit d'accord mais tu reviens aussitôt que l'ampoule clignote. Elle a joué si fort que son rire montait entre les planches. La nuit son rêve le plus vif était une masse brune qui la pourchassait dans un couloir.

Mercredi elle a dormi sur le divan et dans la nuit chaude elle a toussé une toux creuse et rauque.

Jeudi elle est retournée dans le sous-sol et j'ai voulu lui faire peur en éteignant la lumière. J'ai voulu lui faire peur et elle n'a pas réagi. J'ai rêvé cette nuit-là à une jeune mariée qui portait un collier de peaux de couleuvres.

Vendredi Camille ne m'a pas parlé de la journée. Elle est restée au sous-sol à bouder. J'ai dit tant pis pour toi papa ne veut pas de boudin pour souper et j'ai mis le loquet sur la porte. La nuit les cris de Camille m'ont tenu éveillé.

Samedi Camille est sortie du sous-sol blanche comme du lait. Elle a fermé la porte derrière elle et m'a dit ne laisse pas la mariée monter, ce n'est pas une jolie mariée. La nuit j'ai perdu Camille dans le creux du lit.

Dimanche j'ai demandé à papa si je pouvais aller jouer au sous-sol. Il m'a dit pourquoi? Je lui ai dit j'ai perdu Camille, mais il n'a pas voulu. Je n'ai plus rêvé depuis.

Squelette

Régis Normandeau

Les réseaux sociaux ont de la mémoire. Combien ont vu remonter du passé des images ou des textes qu'ils croyaient oubliés — ou voulaient oublier —, squelettes surgis du placard numérique ?

•

La jeune candidate vedette du parti de gauche — télégénique, oratrice flamboyante — n'avait pas ces soucis. Elle savait qu'elle n'avait rien laissé de compromettant sur le Web. Ceux qui, dans son propre parti comme chez les adversaires, voyaient avec inquiétude croître une popularité qui la mènerait assurément un jour à la tête du pays avaient fouillé tous les recoins de la grande toile. Ils n'avaient pas trouvé la moindre parcelle de donnée compromettante.

•

Deux semaines avant les élections, la photo d'un graffiti, dessiné sur un pan rocheux près du village natal de la vedette, commença à circuler sur Internet. L'insulte raciste d'une rare violence était signée « Gin ». C'est le surnom qu'affichait depuis l'adolescence — et que revendiquait encore fièrement — l'étoile politique montante. Cette dernière cria au coup monté, mais les gens du coin confirmèrent que le graffiti datait d'au moins une dizaine d'années, quand la députée en devenir était dans la vingtaine.

L'idole chuta pour ne jamais se relever.

•

La pierre a la mémoire longue.

Dans la bergerie

Gilles Pellerin

La mère n'a pas trouvé étrange qu'à Noël la petite reçoive un toutou représentant un loup plutôt qu'un ourson. Elle avait sans doute raison de ne pas s'étonner : ç'a tout de suite été le grand amour entre Arsène et l'enfant, encore qu'on ne puisse déterminer qui, de la bête ou de la fillette, est la plus attentionnée à l'égard de l'autre, car la petite a doté sa peluche de la parole. Elle lui prête alors une voix rauque, ce qui s'explique probablement par le fait qu'elle serre la nuque, lui étire la gueule, ce qui dégage les crocs.

Il faut croire que le loup connaît des choses ignorées de la petite : elle le fait parler, certes, mais chaque fois qu'on l'interroge sur ce qu'a dit le fauve, elle répond tout de travers, comme si elle n'y comprenait rien. En revanche, les propos d'Arsène s'enchaînent admirablement à ceux de la petite. Il n'est pas rare que ceux qui assistent à ces conversations disent alors « Elle est vieille pour son âge », au grand plaisir des parents.

La mère a choisi de ne pas travailler, le temps que grandissent ses trois enfants. Avec un loup, en plus, c'est une tâche à plein temps, si bien qu'on lui a recommandé d'inscrire la fillette à la garderie avant son entrée à la maternelle. C'est surtout qu'elle se mêle rarement aux autres enfants et ne s'éloigne pas plus de ses parents que de sa peluche. « Elle est bébé pour son âge, non ? »

Si la petite était craintive, le premier matin, il fallait par contre voir le loup, ravi, tous crocs sortis, au milieu des enfants à qui on le présentait.

Le plein

Stéphanie Pelletier

Il portait un manteau des années 1980. Trop petit. Bleu royal avec un écusson blanc et orange sur la poche gauche. Un manteau de bonhomme qui vient s'accoter sur le bord d'une armoire à outils de son voisin pour parler un peu, profiter de la chaleur du poêle dans un garage chauffé au bois.

Pendant que je mettais de l'essence, je le regardais marcher vers le dépanneur. Il était gris, il avait l'air si vieux, toute la face virée par en bas. Mais quelque chose dans ses traits me disait qu'il était plus jeune que son visage. Beaucoup plus jeune. Je me suis demandé quelle vie de misère il avait ben pu traverser pour paraître aussi vieux. Une vie de misère d'arrière-pays. Peut-être mourait-il comme son village. Un village à peine défriché, un village d'un siècle et déjà à moitié abandonné. Pus d'école, pus de bureau de poste, pus d'enfants. Rien que quelques vieux qui sont membres de tous les comités et qui jouent aux poches baseball le jeudi matin.

J'ai replacé le pistolet à essence, j'ai vissé le bouchon et je me suis dirigée à mon tour vers le dépanneur en regardant mes pieds. La cour du garage était pleine de bouette. Et mes bottes faisaient un bruit de succion épouvantable à chaque pas. Comme si j'allais être engloutie par l'inertie. Me calcifier sur place.

En entrant dans le dépanneur, j'ai relevé la tête. Le vieux vlimeux m'a ouvert la porte, il s'est retourné comme une paire de bas et m'a adressé le plus beau des sourires en sortant.

Science-fiction

Claudine Potvin

Je descends l'escalier à moitié endormie j'aperçois le plancher du salon complètement noir je rêve un cauchemar de la suie du charbon de l'huile un tapis mais ça grouille je crie ne respire plus Joe et ma fille suivent éberlués oui ça bouge une armée de fourmis est en train de déménager en passant par l'intérieur de la maison je pense immédiatement au combat de Leiningen à l'invasion de sa plantation à son incapacité de déloger les insectes Bradbury Asimov à l'aide ! je ne ferai certes pas un hommage à cette immense colonne de fourmis comme Esther Rochon l'a fait pour les araignées bref la littérature fantastique ne nous sera d'aucun secours ici on pouffe de rire un ouvrier a démoli hier la petite galerie d'en avant tout ce bois pourri alimentait un nid de fourmis charpentières gigantesque l'infestation est alarmante je téléphone à ma mère elle en a déjà exterminé un contingent au lac il faut remplacer le bois c'est clair mais le menuisier a besoin d'au moins deux jours pour tout nettoyer il faut éliminer la reine cherchez la femme pas facile Joe ramasse un tas de petites bêtes avec le balai mais d'autres fourmis entêtées surgissent ma fille et moi montons à l'étage redescendons aussitôt regardons simultanément rassurées et inquiètes la colline agitée enfin Joe va chercher du poison à fourmis chez Canadian Tire les ouvrières nourriront la reine il faut tuer la mère toujours moi je ne fais que regarder et exprimer mon émoi ma fille pleure sa poupée oh non je la prends dans mes bras papa va tout arranger ça en attendant assises sur la quatrième marche nous observons attentivement ce mont tremblant cette mer houleuse on dirait une pieuvre.

Le salon

Valérie Provost

Mon père était souvent absent. La plupart du temps, il errait sur les routes, loin de nous. Parfois, il revenait à la maison. C'était étrange pour mes sœurs et moi de le voir là, soudain. Ma mère le laissait entrer chaque fois, sans discuter. Je crois qu'ils avaient une sorte d'entente, et puis surtout, ils étaient amoureux. Ça se voyait dans leur regard, dans leur manière de se passer les plats à table, dans leurs conversations silencieuses. Mais ils ne dormaient jamais dans la même pièce.

Elle lui installait un petit lit sur le divan du salon, qu'il devait défaire et ranger chaque matin parce que le salon était aussi la salle de couture. Ma mère y travaillait toute la journée, dans la lumière crue du soleil qui traversait la fenêtre. Quand il était là, mon père s'asseyait dans un fauteuil, une cigarette entre les doigts, et il écrivait dans un carnet en la regardant. Il remplissait les pages de son écriture fine et nerveuse, et une fois qu'il les avait toutes noircies, il repartait. Nous ne savions jamais où.

Il s'en allait toujours pendant la nuit. Le lendemain, ma mère se levait et en passant par le salon pour venir nous réveiller, elle découvrait une des pages du carnet, déposée sur les draps pliés. Un poème, un dessin parfois. Aucune explication. Elle nous habillait pour l'école comme elle faisait chaque jour, mais elle était différente. Une lenteur dans ses gestes, une fatigue. La peur, peut-être, qu'il ne revienne jamais.

Thérapie de sous-sol

Kiev Renaud

Nous avons commencé notre psychanalyse au chaud et aux chandelles, bien campées sous les tentes de nos couvertures. Nous nous sommes unies par un pacte de sang, la pointe d'une aiguille perçant le cœur de nos empreintes digitales, imprimées au bas d'une promesse de confidentialité. Je trouvais que ce mot, confidentialité, était le plus joli qui soit, tout glissant, susurré, j'avais du mal à le retenir sous la langue.

Nous flottions dans les costumes du père de Jeanne, à qui nous avions aussi emprunté méthodes et formulaires. Il avait son bureau à l'étage, ses patients s'affalaient sur un divan de cuir et dévoilaient leurs secrets. Nous avions tenté de nous cacher pour tout entendre, mais il portait les lunettes sur le bout de son nez et nous n'avions pu éviter l'angle de son regard.

Lorsque ça a été mon tour de m'allonger, je me suis couchée en étoile avec des frémissements de joie : Jeanne allait jouer dans ma tête comme dans mes cheveux. Nous devions parler de nos aspirations profondes, de nos grandes blessures. Je n'avais, hélas, rien à reprocher à mes parents. Ma mère adorait faire éclater les boutons sur mes épaules, elle insistait parfois, mais je ne pouvais quand même pas appeler ça un traumatisme. J'avais toujours voulu un chien ; ce n'était pas assez, je le voyais dans le regard de mon amie. Pourquoi, alors, toujours cette vague envie de mourir, comme un suçon coincé dans la gorge ? Jeanne m'a tendu les bras et j'ai pleuré comme on crache.

L'aire du soupçon

Simon Roy

Il était silencieux depuis un moment, son regard aspiré par un nœud de la table de bois où nos bières aux trois quarts vides tiédissaient au soleil. Il affichait son sourire de chat qui digère. Puis il a troué le silence.

Et quel bien ça te ferait si tu lui faisais avouer qu'elle l'a revu ?

Je sais pas trop, j'ai dit, mon regard fixé aussi sur le nœud de la table. Mais comme c'est là, tout a l'air d'un gros mensonge.

Et puis ?

Je veux tout simplement pas vivre comme ça.

Avec une petite grimace, il a avalé le fond de sa chope.

Mais tout le monde vit comme ça.

Il a réprimé un rot, m'a souri, puis s'est recomposé un visage sérieux.

Écoute, mon chum, tout le monde joue la comédie. On porte tous un masque, pas toi ?

Je me suis penché en avant pour me rapprocher de lui, le coude droit cachant le nœud de la table. J'ai failli m'emporter, lui décocher une flèche empoisonnée, j'aurais aimé afficher une forme de résistance cinglante, mais je n'avais plus la force de me battre. Je me suis senti défait. Sans que j'aie calculé mon effet, ma voix est sortie tel un filet tout doux.

Je veux savoir la vérité. Rien d'autre.

Il n'a rien trouvé à ajouter. Il a alors agi comme les bons amis font parfois quand les événements sont sur le point de nous broyer. Il a allongé le bras, posé une main sur la mienne et exercé de petites pressions fermes. Son regard pointait ailleurs, vers le nœud de la table qu'obstruait mon coude.

Vers d'oreille, loin du chœur

Hector Ruiz

Le 2 février 1972, l'erreur de ma vie n'a pas été de tirer sur toi, Morgan, mais de ne pas avoir pris le train pour Chicago. Pourquoi suis-je allée réclamer mon cachet au bar au lieu de tout quitter ? Cette nuit-là, j'avais mauvaise haleine et le vent du nord-est me charriait tel un flocon dans la tempête. Je n'ai jamais voulu d'enfants, j'en ai eu deux. À quatorze ans, mère en cavale, illusions malades, dentition pourrie, s'affranchir est une chimère. J'ai ramassé ton corps défoncé et troué de partout, il traînait dans la rue. Tu n'étais pourtant pas un enfant abandonné. Une fois remis sur pied, membres recousus, l'horizon devant derrière, tu as de nouveau soufflé tes histoires. Maintenant, on dit que ta musique puise dans l'enfance des morceaux inachevés avec lesquels tu recomposes un nouveau pays. T'écouter donne l'impression d'accomplir un souhait resté longtemps enfoui. Rien de ma jeunesse ne peut être réinterprété, elle a été achevée à jamais. L'éternité a aussi des caries, Morgan. Enchaînée à l'ombre des étoiles que l'on t'accordait, je m'occupais des tâches domestiques. Tu aimais les chemises blanches, je les nettoyais, mais je ne suis pas une bavure que l'on barre au profit d'une note plus pure. Morgan, c'est moi qui ai tiré et je ne me suis pas réveillée. Tu m'as donné un révolver pour me protéger, mais tu ne m'as pas expliqué comment me protéger de toi.

Une vengeance

Larry Tremblay

En tant que journaliste, j'ai pu entrer au Salon de la chasse avant le déferlement de la marée humaine qui se pressait aux portes du stade. Jamais je n'aurais pensé assister à un tel spectacle. Des centaines de stands étaient alignés, baignant dans une lumière crue. Une odeur pestilentielle me saisissait à la gorge à mesure que je m'enfonçais dans les allées étroites. Des carcasses étaient accrochées aux endroits les plus visibles. Le sang dégoulinait encore, il était clair que ces animaux venaient d'être abattus. Des écriteaux plastifiés apprenaient avec quelle arme — fusil, couteau, grenade, flèche — les pauvres bêtes avaient été massacrées. Des brochures annonçaient les derniers modèles mis sur le marché, toujours plus sophistiqués, toujours plus efficaces. Des photos montraient des personnalités au sourire large comme des paquebots se pavaner, triomphantes, près de serpents géants éventrés ou de lions scalpés. Le fils du président lui-même avait accepté de remettre le Grand Prix de la queue d'éléphant coupée. Mais, contre toute attente, le plus beau trophée du Salon avait été sans conteste sa propre tête, rouge et hystérique.

Au moment où il se penchait vers le micro, une abeille le piquait de son dard vengeur. Le fils du président s'était mis à gonfler, gonfler… jusqu'à exploser devant une foule médusée.

Gémellité

Nicolas Tremblay

Je ne sais plus trop qui a eu l'idée de devenir médecin en premier. Notre ascension fut pareillement fulgurante, moi, comme cardiologue, lui, comme gynécologue. (Il était resté plus longtemps dans les jupes de notre maman. Mon goût prononcé pour l'aventure nous distinguait.) Ma femme, qui aimait presque autant la compagnie de mon frère que la mienne, trouvait regrettable qu'il soit toujours célibataire, surtout que, depuis la mort de notre mère, il n'avait plus que de lui à s'occuper. Lorsqu'elle tomba enfin enceinte, il lui sembla tout naturel qu'il suive sa grossesse. Je voulus mettre ma femme en garde contre la confusion qu'engendrerait cette situation. Ce fut en vain. Rapidement, on ne fit plus de différence. Et je vis atterrir sur ma table de nuit cette valise ouverte sur des instruments d'obstétrique.

Jumelles

Christiane Vadnais

À Luque, Paraguay, tu débarques sous un ciel rose pivoine, heureuse de passer l'été de tes seize ans loin de la mer. Dans l'hiver austral, tu comptes camoufler tes rondeurs sous des chandails molletonnés et brûler les réserves de graisse accumulée sur tes hanches. L'élève qui t'accueille, remarques-tu en déposant tes valises, affiche une taille de guêpe mais des fesses de *latina*. Dès que ta « jumelle » célèbre le maté coupe-faim et le pouvoir amaigrissant de la samba, tu sais que vous allez bien vous entendre.

Votre première promenade t'enchante : au Shopping del Sol, les mannequins sont parées pour le bal. Sous leur regard haut perché, vous rêvez de vous glisser, filiformes, dans leur cocon de satin, de paillettes et de tulle. Ta jumelle babille avec la mythique ferveur hispanique et sa langue doit flamber des centaines de calories, penses-tu avec admiration au moment où vous arrivez devant une pâtisserie. À l'instar des robes, les gâteaux de Luque, blancs et aériens comme des pièces montées, s'ornent de guirlandes et de fleurs en sucre. Tu salives. Tu commences à parler fort toi aussi, pour couvrir le bruit de ton estomac.

Au Paraguay, durant l'été 2002, tu verras des bidonvilles et des paysans sans terre, même une cage où l'on garde les malades mentaux. Mais pendant longtemps, ton souvenir le plus vif restera l'étincelle vorace que tu reconnais dans l'œil de ta jumelle devant le comptoir des desserts. Son désir violent, exact reflet du tien, et la culpabilité au fond de vos gorges lorsque vous succombez. À Luque, tu essaies bien de te faire vomir, mais tes doigts sont trop potelés et courts, toutes les *chipas* que tu manges continuent de faire lever ton ventre, comme une pâte où tu enfonces tes ongles couteaux.

Avoir le dernier mot

Jean-Pierre Vidal

Mourir, c'est à la portée de n'importe quel imbécile : rien à faire, quelque chose en vous s'occupe de tout. Suffit d'attendre. Mais mourir au moins avec l'élégance d'une formule ! Les anciens Romains avaient l'art, Néron et son *qualis artifex pereo*. « Quel artiste meurt avec moi », comme on le traduit souvent. Mais c'est pas ça, c'est plus fort, c'est « quel artiste je péris » ; entre je et il, l'empereur à moitié fou joue sa mort.

Échos de son cours classique, il a le souffle court ; trop tard, bientôt il n'y aura plus rien. Rome brûle, les cendres sont proches. C'est le temps de chanter, peut-être, mais sa voix s'éteint. Celle d'où lui viennent ses phrases. Sa vie durant, il a su trouver les mots, faire rire, impressionner. Mais là, rien ne vient.

Bien mourir, c'est savoir se ramasser, pas pour bien ranger, mais comme un fauve qui va bondir. Dans l'éternité. Trouver une formule qui résume tout, faire bloc pour finir. Conclure. Comme l'incendiaire antique.

Mais n'y arrive pas. En moi, le bruit de tout ce qui grouille là. Multiplicité qui m'habite, me traverse, bientôt m'oubliera ; une partie disparaîtra avec moi, une autre poursuivra sa vie minuscule ailleurs, dans un autre corps. Une formule, vite, mon corps pour une formule !

D'un seul coup, elle est là, irréfutable. C'est un rythme, rien qu'un rythme. D'abord il ne discerne rien. Puis quelque chose se forme, lentement, irrésistiblement. Et la voix revient, dans ma tête, dernier souffle, oui, j'entends, j'ai ma phrase finale :

— Ta gueule !

Child's play et le baiser aux statues

Gisèle Villeneuve

Et on enfourche le cheval de bronze. On lèche les lèvres de marbre des statues helléniques. Et on s'allonge sur le corps de plâtre du christ crucifié. Dansons aux rythmes envoûtants des peuples anciens.

Adultes plus morts que vifs enveloppés de vos drapeaux, en adoration devant vos monuments, vous osez censurer nos jeux d'enfant !

Mais ce sont vos inventions sadiques qui retardent notre croissance. Entravent notre épanouissement.

Vous nous mettez des armes entre les mains. Et nous tuons des populations entières. Nous sommes putes au bûcher de votre porno. Et nous dévorons nos cœurs d'hallucinés.

Désacraliser le guerrier à cheval. Les nobles sculptés dans le marbre, les infâmes coulés dans le bronze. Désacraliser le mec sur sa croix.

Vous nous abandonnez, enfants esclaves des mercantis, écolières mariées à leurs violeurs. Et nous des pays nantis glissons aussi sur notre enfance. Gavés de vos gadgets, et notre esprit meurt de faim. Nous sommes marchandise. Nous sommes propriété.

Nos corps brûlants consument vos drapeaux. Nous piétinons les cendres des bâtisseurs d'empires, des pilleurs de chair, des étrangleurs d'imagination.

Sans le jeu, comment apprendre à comprendre cet univers dans lequel vous nous avez jetés ?

Y en a-t-il un seul parmi vous qui sait encore imaginer le monde ? Si nous vous apercevons sur notre chemin hasardeux, nous courons à votre rencontre. Pour échapper à l'emprise des cadavres vifs échoués au pied des statues. Est-ce si simple ? Est-ce encore possible ?

Le retour de Perséphone

Audrée Wilhelmy

Les rangs d'orge ont séché sans qu'on les fauche. Les épis grisonnent et ploient sous des restes de neige. Le vent couche les tiges, les feuilles pourrissent dans la boue. Les champs, les routes, les hêtres tortillards et leurs milliers de bourgeons tombants : tout est blanchi par la lumière d'avril.

Chemin faisant, des profondeurs étouffantes jusqu'aux lueurs tièdes du réel, Coré imagine le goût terreux du printemps. Elle trouve la saveur de la poussière sur sa langue, cherche la texture des chaumes fanés. Lèvres entrouvertes, visage plat. La salive s'accumule le long de ses gencives. Elle reste concentrée. Humus pousses neuves bourgeons fermés, rouges, verts, gorgés de sève. Gorgée de sève. La bave gonfle contre la digue de ses dents. La crue des rivières se rejoue dans sa bouche.

Derrière elle, ses robes tracent des sillons de verdure. Elle plisse les yeux. Elle vient de retrouver le goût du pollen ; elle imagine le roulement des eaux quelque part près de ses joues, sa langue prend la place des terres rêches, submergées. Elle goûte

blés morts sève
terre rouille paille
glace dure glace fondue
robe de vaches humides
billots
bébé-verdure lapereau queue de violon
samares.

Coré tient dans sa bouche le printemps tout entier.